



ÉRIC DE BEUKELAER

## La mort d'une Reine...

**E**n cet automne 2022, le monde se trouve aux prises avec une guerre en Europe, la flambée des prix de l'énergie, une pandémie qui n'en finit pas de rebondir et un climat qui se dérègle, entre inondations et canicules. Et pourtant... Ce qui a retenu l'attention durant plus d'une semaine et a mobilisé plus de 5 milliards (!) de téléspectateurs, le 19 septembre dernier, fut le décès et les funérailles d'une dame de 96 ans, n'ayant à son actif aucun prix Nobel.

L'émotion planétaire enveloppant le décès de la reine Elizabeth s'explique par la logique des médias : plus quelqu'un est connu, et plus sa mort est commentée. Ajoutons à cela le fait que les écrans avaient fait en sorte que cette Souveraine était devenue, en 70 années de règne, une figure familière à la plupart d'entre nous. Il y a, cependant, un élément en plus. La Reine était entrée fort jeune en royauté, comme d'autres entrent en religion. Durant toutes ces années, elle a tenu sa place avec une sobre dignité qui intrigua autant qu'elle impressionna.

Je pourrais, sans état d'âme, vivre en République, mais la Monarchie est une institution qui épouse avec bonheur la nature humaine. Nous avons une part de cerveau plus rationnelle et l'autre plus émotionnelle. La raison doit commander, mais l'émotion nous irrigue bien plus que nous n'aimons nous l'avouer. En politique, la raison rappelle la souveraineté du peuple, exprimée par de libres élections. La monarchie offre – quant à elle – une place constitutionnelle à l'émotion, de par l'alliance entre un pays et une famille. Ainsi, à chaque catastrophe ou victoire sportive, le souverain est présent. Ce faisant, il incarne l'identité nationale. La monarchie se fonde sur une fiction librement consentie. Les Windsor ou Saxe-Co-

bourg sont des personnes ordinaires. Mais – de par son aura symbolique – la fonction royale transcende l'homme ou la femme qui en est investi.

Choisir entre monarchie constitutionnelle et régime présidentiel, c'est donc un peu comme choisir entre *Tintin* et *Largo Winch*. *Tintin*, c'est la ligne claire : un dessin simple et des personnages typés. Et pourtant, il se dégage de l'ensemble une émotion qui fait toucher au « plus-que-réel ». Il en va de même en monarchie : chacun sait que, quelque part, la Queen était presque une *granny* comme les autres, mais le principe monarchique l'investit du poids émotionnel de représenter la Nation. La république, elle, c'est le monde de *Largo Winch* : un univers réaliste qui se calque froidement sur la réalité. Elle introduit dès lors l'arène politique jusqu'au sommet de l'État.

Quand, vêtue du vert d'Irlande, Sa Gracieuse Majesté déposa en mai 2011 une gerbe au *Garden of Remembrance* de Dublin – lieu qui fait mémoire des patriotes tombés pour l'indépendance – chacun comprit que c'était toute la nation britannique qui faisait amende honorable. Difficile de symboliser cela avec autant de force en République. A contrario, la monarchie a ses talons d'Achille. Il y a le piège de la santé mentale : il est si tentant de devenir gentiment condescendant quand le monde entier vous fait des courbettes. Et puis, il y a le coût du naufrage : Nixon démissionna sans que l'Amérique ne vacille, mais Édouard VIII n'abdiqua que sur fond de crise de régime. Quand la couronne chancelle, l'État perd la tête. Voilà pourquoi la vie et la mort d'Élizabeth II illustrent puissamment que les mots « faire son devoir » et « se sacrifier par amour » ne sont pas des formules creuses ou dépassées, mais des notions d'une brûlante actualité. ■

